

## Paolo Cognetti, disciple de la montagne

Florence Noiville, [Le Monde](#), 9 septembre 2017

**L'écrivain italien s'est installé il y a dix ans dans les Alpes. Pour apprendre à vivre, seul et libre, et pour écrire. « Les Huit Montagnes » témoignent éloquemment du succès de cette entreprise.**

Un jour, Paolo Cognetti a décidé de tout plaquer. Ce gaillard à la barbe rousse n'avait derrière lui ni carrière ni fortune – aucun des signes habituels de ce qu'il appelle « **la réussite à l'occidentale** ». Mais il était « **submergé par un sentiment d'abattement. De désillusion** ». « **A même pas 30 ans, je me sentais à bout de forces**, expliquait-il fin mai lors d'un passage à Paris. **Comme lorsqu'une entreprise à laquelle on a cru échoue misérablement...** »

Cette entreprise, c'était l'écriture – rien qui permette de vivre – et un centre culturel que, pendant sept ans, il s'était évertué à animer. « **C'était un projet social au nord de Milan. Un quartier d'usines abandonnées. La Bovisa. Là où Visconti a tourné** Rocco et ses frères [1960]... » Cognetti espérait en faire un outil d'intégration sociale. Mais ça n'a pas marché comme il l'aurait voulu. Alors il a fait un pari radical. Pas par dépit, mais pour prendre de la hauteur, littéralement. Comme Pietro, le héros magnifique de son nouveau roman, **Les Huit Montagnes**, il s'est souvenu de l'endroit où il passait ses étés lorsqu'il était enfant. C'est alors que l'idée lui est venue de tourner le dos à la civilisation urbaine. D'aller s'enraciner là-haut, à 2 000 mètres d'altitude. Fier et solitaire. Tel un mélèze à l'aplomb du vide.

C'était en 2007. Dix ans plus tard, Paolo Cognetti vit toujours à Estoul, un hameau oublié du Val d'Aoste. « **"Estoul", ça veut dire "étable", en Valdôtain. A l'année, il y a là quatre habitants. Dont moi.** » Dans **Le Garçon sauvage** (Zoé, 2016), il raconte son installation dans sa **baïta**, cette maison d'alpage à l'écart des autres qui lui a plu instantanément. « **Les seuls locataires étaient les loirs et les blaireaux dont j'entendais parfois les allées et venues, écrit-il. La population, c'était moi. Comme Robinson sur son île déserte, je pouvais proclamer haut et fort que "J'étais seigneur de tout le manoir : je pouvais s'il me plaisait m'appeler roi ou empereur."** » La solitude ne lui pèse pas. Elle le stimule. « **Je représentais à la fois l'habitant le plus en vue et l'indigent, le noble propriétaire et son fidèle gardien, le juge, l'invité, l'ivrogne, l'idiot du village. J'avais tant de moi dans les jambes qu'il m'arrivait parfois de devoir sortir dans les bois pour me retrouver un peu seul.** »

La plaie, c'était l'artifice, le partage virtuel, la connexion fébrile. Pour Cognetti, cet ermitage choisi a une saveur particulière. Comme le lait tiède des vaches qui l'entourent. Un luxe. Une liberté telle qu'elle pourrait presque passer pour une provocation. « **Ni famille, ni travail fixe, ni télévision, ni voiture, ni crédit à la banque.** » Ce que l'auteur écrit à propos de son voisin de hameau et ami, Bruno, que l'on retrouve dans **Les Huit Montagnes**, s'applique aussi à lui. « **Il n'avait pas besoin d'argent si ce n'est pour manger et boire ; il ne votait pas, était introuvable sur Internet, ne correspondait à aucune case dans les sondages ou les études de marché. Un homme comme lui, qui avait construit son existence dans la marge et y vivait en paix, était à mon sens bien plus subversif pour notre époque que je ne pouvais me l'imaginer.** »

En choisissant de repartir de zéro « **là où les derniers conifères cèdent la place aux hauts pâturages** », Paolo Cognetti n'a pourtant jamais eu l'impression de faire un choix politique. Encore moins de céder à une illusion romantique ou à un effet de mode. L'année de son départ, en 2007, il avait vu le film de Sean Penn, **Into the Wild**. Mais bien avant cela, il avait lu Élisée Reclus, le géographe anarchiste du XIX<sup>e</sup> siècle. Il connaissait par cœur le **Walden**, du philosophe américain Henry David Thoreau (1854). Comme ceux-là et comme beaucoup d'autres, il voulait « **vivre à fond** ». Écrire à fond. « **Acculer la vie dans un coin et la réduire à ses composantes les plus élémentaires.** » Puis observer à la loupe ces atomes d'existence. Les recombinaison pour en extraire du sens. Quelque chose de vrai et de différent. Peut-être... « **Les Alpes ne sont pas l'Alaska, mais elles sont redevenues sauvages dans les années 1950. La forêt a gagné. Le loup des Abruzzes a remonté les Apennins. A l'hiver 2016, j'ai vu des traces autour de ma maison.** »

On est loin d'Heidi ou de Frison-Roche, chez Cognetti. Pas de lyrisme naïf ni d'aventure enfantine. Que ceux qui le craignent fassent l'expérience. Qu'ils s'aventurent dans ses **Huit Montagnes**. Ils verront que ce qui frappe, c'est moins les odeurs (délicieuses) de foin, de polenta ou de résine que la portée existentielle du texte et du sous-texte. Le tout mine de rien. Avec cette façon très humble qu'a Cognetti de s'approcher des grandes questions. En termes si simples qu'ils en deviennent troublants de netteté. Comme si la lame d'une faux ou d'un couteau en avait découpé le contour.

Plus qu'aux Italiens, on pense aux auteurs américains en le lisant. A un Raymond Carver, par exemple. Les États-Unis l'auraient-ils nourri ? Plus que ça, dit-il. « **J'ai toujours été très amoureux de la littérature américaine. Potok, Malamud, Roth. Mais aussi Colson Whitehead, Rick Moody, Jonathan Lethem...** Dans ma vie antérieure, en 2004, j'ai tourné sur eux des documentaires pour la télévision italienne. Ensuite, j'ai écrit deux guides littéraires sur New York [non traduits]. »

On revient à sa veine alpine. « **Mon roman n'est pas une ode à la nature**, remarque-t-il. **Ce que j'ai voulu faire, ce n'était pas transformer la montagne en poésie, mais plutôt explorer la façon dont celle-ci transforme mon héros. Comment elle agit sur lui** ». On pense à Nicolas Bouvier, à son **Usage du**

**monde** (Payot, 1963). Est-ce que ça pourrait être ça, **Les Huit Montagnes** ? Un usage du toit du monde ? Là où l'eau bout à moins de 100 °C et où tout acquiert une densité différente ? « **Peut-être. La peur, le courage, la fierté d'arriver au sommet, la fatigue... toutes ces choses essentielles et un peu vieilles... oui**, réfléchit Cognetti, **je crois en effet que mon livre est un roman d'éducation. D'éducation par la montagne... »**

Comme Karen Blixen avec l'Afrique, l'homme sait bien qu'il ne sera jamais vraiment « **de là-haut** ». Fondamentalement, il reste un petit gars de la vallée. « **On ne possède pas ce qu'on aime. Et puis, j'ai besoin de redescendre, parfois** ». Rien de tel d'ailleurs que de fuir la civilisation pour que celle-ci vous rattrape. A peine **Les Huit Montagnes** était-il paru en Italie qu'un éditeur étranger en a acheté les droits pour le traduire, puis un deuxième, un troisième... Aujourd'hui, le roman existe dans 31 langues. En juillet, les jeunes Italiens l'ont plébiscité en lui décernant le prix Strega Jeunesse, l'équivalent du Goncourt des lycéens. L'adaptation cinématographique est sur les rails.

L'écrivain ne commente pas. C'est bien un montagnard, un taiseux. Escomptait-il ce succès, sans l'attendre, tout en l'attendant ? On n'en saura rien. Il lâche seulement qu'il se prépare à partir au Népal « **pour écrire** ». Et qu'ensuite, « **grâce à tout ça** », il va pouvoir « **reprendre son projet de centre culturel** ». Quoi ? A Milan ? « **Non, à Estoul. J'étais trop pauvre avant. Maintenant, je voudrais racheter une étable en ruine pour en faire un refuge pour des jeunes. Avec concerts à 2 000 mètres, cours d'écriture et peut-être un festival d'alpage. Mais petit, tout petit...** » Pour les lecteurs randonneurs qui chercheraient Estoul, c'est à proximité d'un massif nommé Gran Paradiso. Le Grand Paradis. Après l'enfer des autres ?

#### Parcours. Paolo Cognetti

**1978** Paolo Cognetti naît à Milan.

**1999** Études de mathématiques, puis de cinéma.

**2004** *Manuale per ragazze di successo* (« **Guide des filles réussies** », non traduit)

**2012** *Sofia s'habille toujours en noir* (Liana Levi, 2013).

**2016** *Le Garçon sauvage* (Zoé).

**2017** *Les Huit Montagnes* remporte le prix Strega Jeunesse.



#### CRITIQUE

Une transformation

*Les Huit Montagnes* (**Le otto montagne**), de Paolo Cognetti, traduit de l'italien par Anita Rochedy, Stock, « **La cosmopolite** », 304 p., 21,50 €.

Un jeune chimiste milanais tombe amoureux de la montagne. Avec sa fougue de scientifique, il se passionne pour la neige, ses cristaux, « **les formes qu'elle prend, son caractère changeant, son langage** ». Mais aussi pour les peaux de phoque et les cuites à la grappa. « **On aurait dit qu'il avait découvert un monde complètement différent** », écrit Paolo Cognetti. Un univers à « **la saveur plus dure et plus réelle** » dont il transmettra la passion à son fils, Pietro – le narrateur –, au fil de leurs étés dans le Val d'Aoste...

Adulte, Pietro oublie la montagne. Jusqu'à ce que, à la faveur d'une crise, autour de la trentaine, il la redécouvre et s'y installe. Là, il retrouve Bruno, son ami d'enfance, resserre les liens avec sa propre mère, et fait émerger – comme un corps rejeté par un glacier très longtemps après sa disparition – le secret enseveli qui, juste avant sa naissance, fonda sa famille.

Difficile d'évoquer tous les thèmes qui irriguent ce splendide roman. L'intimité avec les arbres, les lacs, les pierriers. L'existence frugale d'un berger ou d'un maçon. L'art de relever une bergerie en ruine. Le « **sentiment d'abandon devant une civilisation alpine aujourd'hui disparue** ». Et, surtout, le père aux deux visages, avec la très complexe relation père-fils que l'on voit évoluer à la maturité.

Reste le personnage central du livre, la montagne. Souriante. Impitoyable. Et la façon dont elle forme et transforme nos vies minuscules, les enchante ou les engloutit, grogne telle une « **énorme bête dérangée dans son sommeil** » puis se rendort comme si, pour elle, il ne se passait jamais rien.

[Lire un extrait](#) sur le site des éditions Stock.

Signalons, du même auteur, par la même traductrice, la parution en poche du [Garçon sauvage](#), 10/18, 144 p., 6,10 €.